

Jacques Migozzi

« Idéologie et stratégies argumentatives dans les récits imprimés de grande consommation. XIXe – XXIe siècles ». Balises liminaires

Récits populaires et idéologie : le retour !

En décidant de consacrer entre février 2006 et octobre 2007 un cycle biennal de rencontres à l'entêtante question de la dimension idéologique des récits imprimés de grande consommation du XIXe au XXIe siècle, l'équipe du CRLPCM avait nettement conscience que ce choix d'un objet naguère – et peut-être encore aujourd'hui – « brûlant » rompait apparemment avec l'approche médiologique, parfois techniciste et le plus souvent descriptive dans la saisie historique des phénomènes, que les colloques internationaux et interdisciplinaires de Limoges (notamment ceux de 1995, 1998, 2002), et plus globalement les travaux portés par ses partenaires de la Coordination des chercheurs en Littératures populaires et Culture Médiatique, ont privilégié de facto depuis une bonne décennie.

En proposant de travailler interdisciplinairement, sans exclusives de regards et d'approches, sur les « récits imprimés de grande consommation du XIXe au XXIe siècle », nous restons certes centrés en termes de chantiers de fouilles, sur des « biens symboliques » familiers à notre réseau de chercheurs, ces récits circulants textuels, voire icono-textuels, dont les industries culturelles ont développé le marché depuis les années 1830, et qui depuis lors ont ensemencé l'imaginaire collectif, qu'ils soient explicitement fictionnels ou s'inscrivent dans un entre-deux problématique entre fabulation et référentialité documentaire – comme le fait divers, le reportage, ou le discours d'information scénarisé. Ces récits, l'histoire du livre et de l'édition, l'histoire culturelle, la théorie des médias comme les études culturelles ou la sociologie de la lecture, nous ont permis, par leurs regards croisés et souvent complémentaires, de ne plus considérer sous le seul angle thématique ou poétique leur textualité abstraitement et artificiellement isolée, en la reliant systématiquement aux pratiques et aux interactions qui lui donnent sens, depuis les processus de production industriels/sériels de récits visant le grand public jusqu'aux pratiques lectorales d'appropriation, en passant par une prise en compte de la médiativité des supports et des modalités de diffusion, prédéterminant la rencontre d'un récit et de son lecteur-consommateur herméneute.

L'infléchissement ne tient donc pas tant, on l'aura compris, à l'exploration d'autres corpus que celui des fictions populaires / paralittéraires / transmédiateurs précédemment scrutées qu'à la problématique de cadrage, intrinsèquement politique, et potentiellement polémique, à l'image même du concept d'idéologie ici mobilisé, comme le souligne fortement Nestor Capdevilla dans son ouvrage récent¹.

L'heure nous paraît en effet peut-être venue de reconsidérer sous l'angle de leur possible impact idéologique, avec la lucidité d'intellectuels « intégrés », conjuguant

distanciation critique et adhésion sympathique – ou, pour aller encore plus vers le paradoxe en usant de l'oxymore, adhésion critique et distanciation sympathique –, ces récits qui structurent notre imaginaire partagé et modélisent nos représentations. Les quinze dernières années ont vu de fait quelque peu refluer au sein du monde universitaire, du moins dans leur expression formelle et théorisée, les points de vue « apocalyptiques »² sur la modernité médiatique gangrenée par les industries culturelles, et simultanément s'affirmer, par des dialogues interdisciplinaires inédits, des convergences nouvelles entre historiens, littéraires, sociologues et spécialistes des médias pour aboutir à une saisie plus fine de ces récits circulants, plus attentive à leur hybridité et à la complexité (éclectique³, dissonante⁴ ...) des pratiques d'appropriation développées par des publics disparates et des individus-multitudes⁵. L'évolution du débat autour des notions de « littérature populaire » et de « paralittérature », saisis de péremption théorique au profit de la formule (miracle ?) de « culture médiatique », peut passer peut-être pour un symptôme de cette « neutralisation axiologique » possible du regard savant, de même que le récent dossier thématique de la revue *Hermès*⁶ atteste que des notions longtemps aussi « explosives » que « Peuple, populaire et populisme » pouvaient désormais être sondées en déjouant la partialité des points de vue « misérabiliste » et « populiste »⁷. Nous parions par conséquent que le jeu du sujet lecteur, indissociablement consommateur et citoyen – avec ce que deux termes comportent d'antagonismes latents – avec les récits de large diffusion peut être reconsidéré aujourd'hui, sans être ravalé comme « jadis » au rang de vasselage irrémédiable et mystifié, mais sans être érigé comme naguère en « *reader's response* » à ce point autonome qu'elle pourrait résister, dans ses usages hétérodoxes, à toute entreprise persuasive de contrôle et d'imprégnation.

Pour relever ce défi, nous ne partons pas de rien, à charge sans doute de remettre en perspective certaines analyses plus anciennes à la lumière des convictions et démarches mûries depuis une dizaine d'années, et d'établir leur « validité locale » qui ne délégitime pas d'autres approches attentives à d'autres stades de la mimesis ricoeurienne ou à d'autres interactions entre le récit et celui/celle/ceux qui lui donnent sens et en tirent sens.

Puisqu'il m'échoit de lancer le débat, je me demanderai tout d'abord étourdimement si les récits de grande consommation sont prédisposés à la crypto-argumentation et si leurs lecteurs sont prédestinés au prêt-à-penser/ prêt à rêver. Faute de réponse définitive et tranchée à cette question certes délibérément provocatrice, je m'efforcerai ensuite de baliser quelques pistes pour cerner le jeu du lecteur, « entre contraintes transgressées et libertés bridées »⁸, lorsqu'il est aux prises avec les stratégies et les stratagèmes d'un récit à visée ou dimension argumentative⁹.

Le récit de grande consommation entre imprégnation subliminale et prédication avouée : le tropisme du prêt-à-penser / prêt à rêver ?

Cent soixante-dix ans de diatribes et de suspicions

Depuis la querelle fondatrice du roman-feuilleton dans les années 1840¹⁰ et tout au long de l'expansion de la culture médiatique, la gratuité insane des récits dédiés au

divertissement du grand public a constamment été dénoncée par les élites de tous bords. Stigmatisés comme « poison pour les âmes » ou « opium du peuple », détournant tour à tour du salut, de la conscience civique ou de la conscience de classe¹¹, les romans populaires, les publications sérielles « de hall de gare », les périodiques jouant du sensationnel, les romans-photos¹², les digests¹³, les comics¹⁴..., ont été durablement suspectés d'imposer subrepticement un prêt à penser / prêt à rêver mystificateur. Militants et intellectuels critiques, qu'ils se réclament de Marx ou de Gramsci¹⁵, d'un libertarisme reichien anti-capitaliste ou des combats féministes¹⁶, pilonnent en particulier depuis plus d'un demi-siècle, dans la lignée d'Adorno et Horkheimer¹⁷, ces récits à leurs yeux nécessairement aliénants, en les présentant comme un instrument de dressage culturel, au service d'une domination idéologique dont les « industries culturelles » constitueraient des vecteurs aussi efficaces qu'aimables. De longue date donc, au motif qu'ils recyclent le « discours social » (au sens de cette notion chez Marc Angenot¹⁸) et ipso facto le confortent et l'enrichissent, la dimension argumentative des récits de grande consommation, quant bien même ceux-ci ne déploieraient pas de stratégies argumentatives explicites, est posée comme indéniable ... et pernicieuse du même mouvement, puisqu'elle imprégnerait les imaginaires individuels et modèlerait l'imaginaire collectif en les enserrant dans les rets de la sérialité doxique et des stéréotypes, participant ainsi au conditionnement mental du lecteur et faisant barrage à son émancipation. Les pionniers des études universitaires portant sur les corpus (dé)classés comme « paralittéraires », malgré leur évidente empathie avec les oeuvres qu'ils osaient étudier attentivement malgré l'omerta canonique, ont malaisément pu se déprendre de ce parti pris dépréciatif par réflexe du regard savant, dont on peut retrouver des traces dans le volume précurseur du colloque de Cerisy tenu en 1967, dans les présupposés de certaines analyses d'Umberto Eco sur la « narrativité non-problématique »¹⁹ ou dans la forte thèse de Charles Grivel proposant en 1973 de saisir le roman destiné au grand public dans les années 1870-1880 comme une machine refoulante travaillant à légitimer l'ordre établi²⁰. Plus récemment (il y a vingt ans déjà toutefois), et bien que son étude minutieuse se défie des anathèmes péremptoires, Erik Neveu a insisté sur le conditionnement doxique mis en oeuvre par le roman d'espionnage, qui ne se contente pas d'exalter dans sa topique explicite « la geste du monde libre » mais qui impose persuasivement l'« acceptabilité » (au sens de Jean-Pierre Faye) d'une normativité conservatrice²¹. On notera au demeurant que cette sévère radiographie de la dimension argumentative des récits imprimés de grande consommation n'a pas été réservée à ceux qu'on pourrait suspecter de manipuler insidieusement leur lecteur-dupe en le divertissant, mais s'est appesantie également sur les récits ouvertement didactiques ou édifiants, dont la visée idéologique ne s'avance guère masquée, tels les manuels scolaires de la Troisième République, les romans bien-pensants produits par la Bonne Presse ou les récits « d'éducation et de récréation » de Jules Verne²².

Il est possible, légitime et salubre, comme je l'ai d'ailleurs fait moi-même récemment²³, de s'interroger sur la stupéfiante pérennité de la stigmatisation des récits prisés du grand public par les élites, toujours dénoncés comme un « opium du peuple » abusant ou excitant des lecteurs-consommateurs fragiles, immatures, ou à tout le moins passifs : les racines de ce refolement et de cette condamnation récurrente sont de toute évidence socio-historiques, politiques et idéologiques,

l'esthétique n'étant qu'alibi et paravent. La condamnation des « mauvais genres », qui construisent leur succès sur des ressorts troubles : passion, déraison, sexe, effroi ..., trahit en fait l'inquiétude sinon la répulsion des élites, dans la société moderne née de la grande fracture révolutionnaire, face aux conséquences politiques, sociales et culturelles de la démocratie, et notamment l'avènement irrésistible d'un large lectorat « illettré » au coeur de l'espace public grâce à la « révolution silencieuse » de l'alphabétisation de masse.

Doit-on pour autant considérer que les récits en question ne présentent pas des traits structurels qui les prédisposeraient au prêt-à-penser ... et justifieraient certaines conclusions de leurs détracteurs? Revoyons le dossier, sans l'instruire à charge ni à décharge.

Des fictions doxiques et normatives.

Premier constat : le récit de grande consommation ne se cantonne pas toujours au seul divertissement, et assume même souvent une forte dimension argumentative lorsqu'il cherche à informer, instruire, édifier, intervenir de manière polémique dans l'espace public. Il serait loisible de multiplier les exemples : récits journalistiques scénarisant le fait divers²⁴ ou le problème sociétal²⁵ ; « littérature du trottoir »²⁶ ; manuels scolaires de la Troisième République, dont Jean-Claude Vareille a souligné les parentés thématiques, stylistiques et rhétoriques avec le roman populaire, puisque tous deux imbriquent fonction mathésique et fonction épидictique et s'appuient sur la séduction du récit pour imposer une vision du monde²⁷ ; diffusion de la bonne nouvelle scientifique et progressiste dans le *Magasin d'éducation et de récréation* de Hetzel, alors même que les catholiques et leur Bonne presse avaient engagé très tôt une contre-offensive résolue contre la « littérature industrielle » en lui opposant des fictions bien-pensantes visant un large public fraîchement alphabétisé ...

N'en jetons plus et considérons les choses au fond : la teneur idéologique des récits de grande consommation ne découle sans doute pas de leur instrumentalisation conjoncturelle, trop fréquente pour être fortuite, mais tient bien plutôt à des homologues structurelles entre le « récit exemplaire » et la poétique du récit paralittéraire, qui sautent aux yeux lorsque l'on confronte le modèle de l'un proposé par Susan Suleiman²⁸, le récit exemplaire parie ainsi sur la redondance et induit une lecture univoque par la construction d'un sens un et plein ; dans le même temps il impose une axiologie, propose des valeurs dans un système univoque et dualiste, désignant par là même au lecteur une règle d'action, en référence à une doctrine qui existe en dehors du texte romanesque. Selon les critères 2, 3, 4, et 6 de Couégnas une oeuvre tend vers le modèle paralittéraire lorsqu'elle présente

- « une tendance à la reprise inlassable des mêmes procédés (types de lieux, de décors, de milieux, de situations dramatiques, de personnages...), sans aucune mise à distance ironique ou parodique susceptible d'amorcer la réflexion critique du lecteur ;
- » un maximum de procédés textuels tendant à produire l'illusion référentielle, donc à abolir la conscience de l'acte de lecture, à gommer la perception de la médiation langagière : notamment l'espace accordé au

discours des personnages et le recours systématique aux clichés ;

» Un système « pansémique », redondant, marqué par la polarisation idéologique [face auquel] Le lecteur est confiné dans un rôle de « reconnaissance » du sens ;

» Des personnages procédant d'une mimésis sommaire et réduits à des rôles allégoriques facilitant la lecture identificatoire et les effets de pathétique. »

Redondance, pansémie, primat accordé aux fonctions phatique et conative, axiologie dualiste et univoque, propension à la stylisation des personnages et à la stéréotypie... : dans sa topique et sa poétique le récit paralittéraire semblerait prédisposé à répondre à la commande idéologique et à se mettre au service d'une domination par le symbolique.

Il s'accommoderait d'ailleurs d'autant mieux de ce rôle que sa textualité foncièrement doxique, gorgée de stéréotypes, serait forcément normative, par cette connivence même avec le discours social. Que l'on convienne avec Jean-Claude Vareille dans *Le Roman populaire français* que cette vision manichéenne répond à un besoin anthropologique profond de fixité²⁹ (fixité qui rassérènerait face à une histoire devenue opaque et problématique) ne change pas fondamentalement le constat : la pensée mythique qui sous-tend fréquemment les récits populaires est par essence conservatrice, comme y insiste Erik Neveu sur le cas emblématique du roman d'espionnage. Il n'est pas jusqu'à la lisibilité maximale recherchée par le récit paralittéraire (critère 5 de Couégnas, qui ne semblait au départ que pointer une prédilection narrative « aux effets de suspens qui induisent une lecture « tendue » vers l'aval du récit ») qui ne devienne dans ces conditions une prédisposition à la crypto-argumentation, ce que n'hésite pas à déclarer en 1985 Erik Neveu sur le roman d'espionnage :

« Le tempo du genre suscite une lecture passive car captivée, polarisée par l'action et le suspense ... lecture qui est aussi la plus propice à l'absorption sans réaction comme le prouvent les travaux expérimentaux »³⁰.

On peut récuser le modèle totalisant de Couégnas, de même que les analyses qui semblent consonner avec lui et dégager une essence du roman populaire (par exemple celle d'Umberto Eco sur la « narrativité non-problématique » qui dispenserait, selon la formule gramscienne « l'espoir et la consolation »), au motif qu'il s'agit là d'une extrapolation de la posture lectorale du clerc. Une approche plus empirique conduit toutefois à constater que certains genres majeurs de l'imprimé de masse se sont depuis 170 ans révélés propices à la normativité axiologique, tels le « roman de la victime » des débuts de la Troisième République³¹, les récits d'aventures scientifiques à la Jules Verne ou à l'Alexandre de Lamothé, les almanachs³², les livres de lecture courante de l'école primaire organisés autour d'une fable à valeur initiatique (dont *Le Tour de la France par deux enfants*, « petit livre rouge de la République », peut passer pour l'emblème³³), le récit sentimental et la presse du coeur³⁴, la presse magazine contemporaine diffusant un hédonisme consumériste et prescriptif à suivre Sylvette Giet³⁵... En activant cette forte dimension argumentative/idéologique, ces genres répondaient ou répondent probablement au demeurant à une attente de leur lectorat : ainsi Erik Neveu postule que les romans d'espionnage du Fleuve Noir, dont les lecteurs se

recrutaient à 70% parmi des travailleurs en position d'exécutants dominés (ouvriers, agriculteurs, employés) et à capital culturel modeste, répondaient à une demande sociale comportant, à côté d'une exigence de lisibilité et d'aspiration à une évasion à fonction compensatoire, « le souhait d'un certain didactisme, ou – pour employer une formulation qui connote moins l'entreprise scolaire – le désir d'accéder à une familiarité plus grande à l'égard des données qui régissent le macro-social et de faire reculer son sentiment d'incompétence »³⁶. Beaucoup plus récemment, mais à partir cette fois-ci d'entretiens qualitatifs approfondis avec des lecteurs et non d'hypothèses à partir de statistiques, Neveu et Collovald montrent que « le démontage des intrigues, la détection des signes avant-coureurs de la solution confèrent [aux lecteurs de récits policiers] une culture de l'indice qui leur apprend à se méfier des histoires officielles [...] à découvrir derrière les apparences, les turpitudes morales des personnages, les secrets inavouables ou les raisons qui complotent pour cacher la vérité »³⁷. « Politisant » des lecteurs alors même que dans leur vie quotidienne ils se désintéressent de la politique, l'enquête policière, spécialement dans sa variante noire, répondrait donc à une attente de dévoilement critique, de réalisme démystificateur, ce qui va dans le sens de Dominique Kalifa qui l'érige en « fiction maîtresse » de la modernité démocratique³⁸.

Le même survol panoramique, du mitan du XIXe siècle à aujourd'hui, nous suggère également que les prédispositions thématiques et poétiques de certains genres à l'argumentation ont pu être activées puissamment par certains contextes socio-historiques : pour faire court et allusif, pensons à l'embrigadement des consciences et des imaginaires dans les fictions destinées à la jeunesse durant le conflit de 14-18³⁹, convenons qu'il est difficile de ne pas relier la « densité du réseau normatif » et la « psychose obsidionale » (Neveu) du roman d'espionnage au contexte de la Guerre Froide, et que le hard-boiled puis son héritier polaireux des années 70 et suivantes développent leur causticité critique, en véritables sismographes des dysfonctionnements sociaux⁴⁰, sur fond de Grande Dépression pour le premier et de désillusions post soixante-huitardes pour le second. Il n'est pas jusqu'au roman de terroir, illustré par l'emblématique succès de l'Ecole de Brive dans le début des années 80, dont l'audience ne puisse s'expliquer, auprès d'un lectorat quinquagénaire, sexagénaire ou heptagénaire dans la France saisie de doutes après l'euphorie des Trente Glorieuses, par l'affirmation dans ses fictions régionalistes de la nécessité d'un ré-enracinement identitaire⁴¹. Il est enfin permis de supposer que les mêmes nécessités historiques qui ont activé les potentialités plus ou moins latentes de certains genres ont aussi activé la force de percussion argumentative inhérente à certains des « formats » sous lesquels ils étaient diffusés. La périodicité est de fait un puissant levier pour marquer les imaginaires, et le simple ressassement par son martèlement peut imposer un prêt-à-rêver, comme le montre la construction de l'imaginaire du crime à la Belle Epoque par la presse à grand tirage⁴².

Un diagnostic semble donc s'esquisser : en régime médiatique, une très large part des récits imprimés de grande consommation brassent et rebrassent des représentations doxiques et les proposent à l'appétence de lecteurs-cibles. Reste à savoir comment ce prêt-à-rêver /prêt-à-penser est reçu et reconfiguré par ces derniers.

Sur la ligne de crête du jeu lectoral, « entre contraintes transgressées et libertés bridées ».

Enigmes et paradoxes de l'autonomie et de la domination.

C'est probablement à ce stade de la réflexion que se font jour des divergences sur le fond, qui ne tiennent pas tant à un dissensus sur la fonction sociale des récits divertissants en régime capitaliste qu'à des différences d'appréciation sur la capacité des lecteurs-braconniers chers à Michel de Certeau à résister à l'emprise de la culture massmédiatique⁴³... Pour le dire autrement : le consentement au récit, à la « feintise ludique partagée » (Jean-Marie Schaeffer) dans le cas de la fiction, est-il compatible avec un assentiment seulement partiel aux présupposés du texte que l'on investit et dont l'on savoure précisément la redondance ? L'« attention oblique » et « la lecture nonchalante » repérées par Richard Hoggart prémunissent-elles contre l'avalisation subconsciente de certaines normes ?

Avouons-le : notre réseau de chercheurs en Littératures Populaires et Culture Médiatique, depuis une dizaine d'années, a multiplié les échanges et les temps de travail en évitant sans doute inconsciemment ce sujet qui fâche ... A la lumière de l'article incisif et éclairant que consacre Dominique Pasquier dans la récente livraison d'*Hermès* aux divergences des approches sociologiques anglo-saxonne et française dans l'observation et la théorisation de la « culture populaire », il est ainsi permis de penser irrévérencieusement que si nos travaux ont su, ou en tous cas prétendu, échapper à l'ombre portée de la théorie bourdieusienne de la domination, ils ont en revanche peut-être fait, à notre insu, quelques concessions à un néo-populisme caractérisé par « une distribution généreuse de la qualité de *résistance* à un ensemble de pratiques et de traits culturels populaires qui peuvent aussi s'interpréter comme une acceptation résignée de la domination, un aveu d'impuissance derrière la dérision ou l'insolence »⁴⁴.

Pourr(i)ons d'ailleurs faire l'économie d'un débat contradictoire à compter du moment où nous nous colletons ensemble à une notion aussi polysémique et consubstantiellement politique que celle d'« idéologie », qui nous contraint, pour reprendre le titre même du premier chapitre de l'ouvrage de Nestor Capdevilla, à affronter « les paradoxes de l'autonomie et de la domination » ? Capdevilla montre ainsi tous les embarras de Paul Ricoeur lorsque celui-ci tente de proposer une définition intégratrice de la notion d'idéologie qui, tout en reconnaissant « les deux strates de l'idéologie, [...] comme distorsion d'une part, comme légitimation d'un système d'ordre et de pouvoir d'autre part » vise à valoriser sa « fonction d'intégration, [...] celle qui consiste à préserver une identité » et sans laquelle « ni le groupe ni l'individu ne sont possibles »⁴⁵. Au bout du compte, à suivre Capdevilla, Ricoeur admettrait que l'idéologie, fait historique plus particulièrement spécifique des sociétés modernes, c'est fondamentalement la distorsion, et qu'elle est inséparable de conflits d'intérêts qui minent le consensus social : dans ces conditions, les récits imprimés de grande consommation, nés avec la modernité médiatique et rejetons avoués du capitalisme industriel et marchand, peuvent difficilement paraître étrangers aux mécanismes de domination et vierges de toute accointance avec la violence symbolique, qui s'exerce avant tout dans le champ des représentations. Poursuivant son investigation des sens flottants de la notion par la lecture de Marx, Capdevilla note avec Etienne Balibar le double sens de « dominer » dans la formule fétichisée d'« idéologie dominante » :

« signifie et [...] ces deux sens se distinguent d'abord par leur manière

de compter les idéologies. Dans le premier (la dominance), il n'y a fondamentalement qu'une idéologie alors que le second sens (la domination) en présuppose une multiplicité. [...] L'unicité fait de l'idéologie la forme consciente et imaginaire de l'intégration de la communauté politique. En revanche, la multiplicité [...] [pose que] l'idéologie dominante est [...] la forme de légitimation du pouvoir de la classe dominante par opposition aux représentations critiques des dominés susceptibles de le mettre en cause. »⁴⁶

Et d'enchaîner sur un constat dont nous pouvons faire notre miel :

« Ces deux fonctions ne sont pas nécessairement contradictoires. Quand l'intégration est parfaite, elle fonctionne aussi comme une légitimation. Mais elles peuvent déboucher sur une contradiction, car la nécessité de légitimer en combattant des idéologies rivales peut exprimer un déficit d'intégration ; le double sens de suggère que la recherche d'un point d'équilibre ne doit pas être exclue a priori. »⁴⁷

Prenant acte de cette ambivalence, peut-être pouvons alors, plutôt que de la déplorer, en exploiter la productivité dialectique, et poser du même coup que les récits circulants qui nous occupent, s'ils diffusent des normes et des valeurs sous couvert de fabulation, participent probablement à l'imposition de représentations mais ce faisant jouent un rôle de premier plan dans l'acculturation du grand public, qu'ils fédèrent autour d'un imaginaire partagé. Une telle perspective permet par exemple de ne pas réduire les grands récits médiatique contemporains, auxquels s'attache l'Observatoire du récit Médiatique de Louvain, au statut de modernes circenses destinés à esbaudir le bon peuple, ou encore de considérer que l'imprimé de masse de la Belle Epoque, sous sa triple déclinaison de presse à grand tirage, de roman populaire et de manuel scolaire ouvertement édifiant, a constitué le socle d'une nouvelle culture démocratique, qu'il serait simpliste de réduire à un embrigadement des consciences et des imaginaires, même si cette homogénéisation des représentations a soudé la nation... et ce faisant préparé l'unité nationale face à la Grande Guerre et à ses souffrances⁴⁸.

Pour une approche renouvelée des stratégies fictionnelles de persuasion.

Pour honorer un tel programme de recherches, encore convient-il de disposer d'outils théoriques qui ne fassent pas violence à la complexité des processus de textualisation de l'idéologie comme à celle des usages lectoraux. Les avancées récentes des théories de l'argumentation, dont les travaux de Ruth Amossy notamment soulignent toute la richesse et la productivité analytique sur des corpus journalistiques comme sur des textes fictionnels, paraissent à cet égard constituer un levier inédit pour aborder différemment les questions piégées et piègeantes de l'effet du texte sur ses lecteurs, en ne cantonnant pas l'étude au seul examen des contenus patents et des arguments verbalisés mais en fouillant le substrat argumentatif de toute mise en récit et les mises en scène énonciatives qui fondent son efficacité persuasive. Repérer l'efficacité au coeur d'un texte narratif de la doxa, d'interdiscours, de topiques, apprécier l'impact d'enthymèmes enfouissant dans l'implicite leurs présupposés et leurs implications, insister sur les procédés

rhétoriques redevables des ressorts puissants du logos et du pathos : il y a ce faisant matière à penser l'impact d'un texte autrement qu'en termes de brutalisation inconsciente ou de manipulation d'un lecteur dupe, mais en termes de recherche d'adhésion, de transactions discursives, d'autant plus retorses dans le récit fictionnel que celui-ci « à travers sa construction en paliers, peut exploiter l'argumentation sur un mode complexe que n'autorise pas le dispositif d'énonciation du discours parlementaire ou de l'article journalistique »⁴⁹. Entre implicite inavoué et explicite déployé, fausse évidence et martèlement de la prédication, prescription « silencieuse » ou sermoneuse, les récits fictionnels qui nous occupent peuvent donc déployer un spectre infiniment varié de « paliers argumentatifs » (Ruth Amossy), dont il conviendrait d'étudier avec méthode et soin, au rebours de constats abrupts qui procèdent souvent d'extrapolations intuitives, les modalités énonciatives, les stratégies rhétoriques, les montages narratifs à visée pragmatique, le jeu avec les symboles qui, à en croire l'essai d'Erik Neveu de 1985, « f[on]t passer sans bruit un message qui s'adresse à notre culture, à notre stock de représentations et de préjugés plus qu'à l'esprit critique »⁵⁰. Si l'on postule en effet que l'impact idéologique d'un récit relève de sa dimension argumentative, elle-même redevable de ressorts persuasifs, il faut du même coup repérer les biais par lesquels le texte prétend guider/ attirer son partenaire en coopération interprétative sur les chemins du sens, par le logos, le pathos et l'ethos. Bref, sans être une panacée, l'argumentation dans le discours peut nous servir pour partie de fil conducteur et de garde-fou contre des procès expéditifs.

Pour avoir travaillé personnellement sur un échantillon de corpus représentatifs de récits édifiants largement diffusés en France au XIXe et à la Belle Epoque, tels que les « romans nationaux et populaires » d'Erckmann-Chatrion, *Jacquou le croquant* d'Eugène Le Roy, ou encore *Le Tour de la France par deux enfants*, véritable classique du peuple-écolier de la Troisième République, j'ai pu me convaincre par exemple que le monologisme idéologique foncier de ces récits à visée sapientale pouvait se décliner sous des formes narratives et rhétoriques diverses, formellement tantôt monologiques tantôt dialogales, et passait fréquemment par des mises en scène – à valeur parfois de mise en abyme de l'oeuvre et de son dessein d'inculcation – de séquences délibératives, qui visent le lecteur-by stander comme autant de « tropes communicationnels ».⁵¹ Plus largement d'ailleurs ces « scénographies »⁵² mobilisées par les littératures populaires édifiantes mériteraient d'être reliées aux lignées fort anciennes de protocoles pédagogiques dans laquelle elles s'inscrivent et dont elles héritent des modèles rhétoriques à l'efficacité éprouvée. L'entretien socratique jette ainsi son ombre portée sur certains textes d'Erckmann-Chatrion ou sur *Jacquou*, et plus généralement les pratiques de prédication ou de catéchèse constituent des hypotextes prégnants pour tous les avatars laïques des écritures missionnaires de l'évangélisme et de la Contre-Réforme, que ces récits exemplaires soient portés par la Bonne Presse ou par ses adversaires⁵³. L'imprimé fictionnel de large diffusion, lorsqu'il cultive avec constance les fonctions conative et phatique, peut donc paraître hanté par une double nostalgie de l'oralité performative : celle du conteur mais aussi celle du prêcheur.

Un sort particulier, dans l'inventaire de ses stratégies de captation, doit sans doute être réservé à l'« effet-personnage » – pour reprendre le titre de l'ouvrage de Vincent Jouve⁵⁴. Les récits imprimés de grande consommation confient en effet souvent, pour ne pas dire plus, un véritable magistère au héros, qui appelle sur sa

figure irradiante une intense projection psychoaffective du lecteur : par le biais de l'éthos, le « lisant », qu'il soit capable ou pas de se hisser au niveau du « lectant interprétant », est censé assimiler une axiologie. Celle-ci est parfois explicitement dispensée comme une leçon de vie et de salut, comme dans le cas des « bons livres » étudiés par Loïc Artiaga dans sa thèse⁵⁵, qui affichent dès leur titre la dimension allégorique du héros/ de l'héroïne éponyme : *Benjamin ou les mauvais livres* ; *Elisabeth et Emilie ou prétention et simplicité* ; *Marie ou la vertueuse ouvrière* ; *Nicolas le petit pâtissier*, ou le génie est de toutes les conditions... Sans aller jusqu'à ces cas limites d'idéaux-types incarnés, et même dans le cas où le système des personnages n'est pas organisé autour d'un héros-pivot, il est certain que les protagonistes de nos récits portent nécessairement, ne serait-ce que par écart différentiel, une part de « normativité », et que leur rôle de modèle –, ou à tout le moins de modélisateur – de représentations est d'autant plus affirmé dans le cas d'une lecture qui fait primer la dimension éthique sur une appréhension distanciée et esthétisante des univers fabulés. Soyons prudents toutefois dans nos hypothèses : Paul Bleton a repéré dans plusieurs des corpus qu'il a assidûment et savamment fréquentés des héros « réticents ou incertains » à côté des donneurs de leçons ...

Envoi.













Une ultime idée agaçante pour finir, dont je vous laisse apprécier les incidences pour notre réflexion commune.













A suivre l'analyse d'Alain Vaillant⁵⁶, avec le basculement dans la modernité médiatique et l'avènement de la « civilisation du journal » au mitan du XIXe siècle, la littérature-discours, qui affichait fortement sa teneur délibérative et persuasive, s'est effacée au profit d'une littérature-texte, dominée par le narratif, qui transfère sur la mise en récit la fonction/ la mission d'expliquer le monde et de le rendre intelligible. De manière complémentaire, Neveu et Collovald avancent en 2004 dans leur enquête sur les lectures des polareux que « la littérature policière gagnerait une part de sa légitimité actuelle (et des engouements qu'elle suscite) non pas parce qu'elle est policière (ou attentive aux faits du monde réel) mais parce qu'elle est littérature (une mise en récit romanesque du monde réel), [...] une autre façon d'apprendre le monde d'aujourd'hui et la politique qui l'anime »⁵⁷. Dont acte.












Le problème est qu'il est aussi possible de porter sur l'assomption de cette narrativité saturée d'argumentation, qu'on la juge consécutive ou simplement coalescente à la culture médiatique dominant notre « société de fabulation généralisée » (Vattimo) un regard plus inquiet... comme le même Erik Neveu notant en 1985 que « le constat est appelé par l'essor des communications de masse à devenir l'une des figures rhétoriques dominantes, sinon la figure dominante dans les sociétés occidentales », figure dont le « positivisme » est d'une grande « rentabilité idéologique » puisqu'il fait barrage à une saisie problématisée et critique du réel.















Nous voilà alors à nouveau confrontés in extremis aux enjeux politiques et idéologiques du récit fictionnel en régime médiatique : aux armes citoyens colloquants !

Notes de bas de page


- 1  Nestor Capdevilla, *Le concept d'idéologie*, Paris: PUF, 2004.
- 2  On aura compris que se trouve ici repris le distinguo établi par Umberto Eco in *Apocalittici e integrati*, Milan: Bompiani, 1964.
- 3  Voir Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme.*, Paris: La Découverte, 1994.
- 4  Voir Bernard Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris: La Découverte, 2004.
- 5  L'expression est reprise par Jérôme Bourdon dans sa contribution au numéro 42 de la revue *Hermès*, à partir de l'ouvrage de Paolo Virno, *Grammaire de la Multitude, pour une analyse des formes de vie contemporaine*, Paris: Editions de l'Eclat, 2002.
- 6  *Hermès* 42, « Peuple, populaire, populisme », numéro coordonné par Pascal Durand et Marc Lits, Paris: CNRS éditions, 2005.
- 7  Selon la bi-partition proposée par Grignon et Passeron dès 1982, dont Dominique Pasquier et Jérôme Bourdon, dans leurs contributions au récent numéro d'*Hermès*, nous invitent à réévaluer la pertinence toujours aussi décapante. Voir Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris: EHESS-Gallimard-Seuil, 1989.
- 8  J'emprunte cette belle formule à Roger Chartier. Voir Roger Chartier, « "Histoire, littérature et pratiques. Entre contraintes transgressées et libertés bridées" », *Le Débat*, Gallimard, n° 103, janvier-février 1999.
- 9  Pour cette distinction entre visée (explicite) et dimension (latente et enfouie dans l'implicite) argumentatives, voir ci-après la contribution de Ruth Amossy.
- 10  Voir l'anthologie établie par Lise Dumasy : *La querelle du roman-feuilleton - Littérature, presse et politique, un débat précurseur (1836-1848)*, Textes réunis et présentés par Lise Dumasy, Grenoble: ELLUG, Université Stendhal, 1999.
- 11  Voir le florilège très éclairant rassemblé par Anne-Marie Thiesse: Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du Quotidien*, Paris: Le Chemin Vert, Le temps et la mémoire, 1984 ; réédition Points Seuil, 2000, pp. 49-50.
- 12  Voir Sylvette Giet, « "La légitimation envisagée sous l'angle de l'exclusion. Tentative de généalogie d'un discours obstiné" », in Sylvette Giet (éd.), *La Légitimité culturelle en questions*, Limoges: PULIM, 2004.


- ¹³  Thierry Cottour, « "Haro sur les abêtisseurs de poche. Les digests, des périodiques méconnus et méprisés" », in *ibid.*
- ¹⁴  Thierry Crepin, « *Haro sur le gangster !* ». *La moralisation de la presse enfantine, 1934-1954*, Paris: CNRS éditions 2001.
- ¹⁵  Voir par exemple les essais sans concession de Christopher Lasch, *Mass Culture reconsidered*, 1980 ; trad. fr. *Culture de masse ou culture populaire ?*, Castelnau-le-Lez: Sisyph/Climats, 2001 ou d'Ignacio Ramonet, *Propagandes silencieuses*, Paris: Editions Galilée, 2001.
- ¹⁶  Anne-Marie Dardigna, *Les Châteaux d'Eros ou les infortunes du sexe des femmes*, Paris: Maspero, 1980 et Michelle Coquillat, *Romans d'amour*, Paris: Editions Odile Jacob, 1988.
- ¹⁷  Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, « "La production industrielle des biens culturels" », in *La Dialectique de la raison. Fragments philosophiques (1947)*, Paris: Gallimard, 1983.
- ¹⁸  Marc Angenot, « "Que peut la littérature ?" », *La Politique du texte - Enjeux sociocritiques - Pour Claude Duchet*, textes réunis et présentés par Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars, Lille: Presses Universitaires de Lille, Problématiques, 1992.
- ¹⁹  Jacques Migozzi, « "Les fils d'Aristote face à l'Autre littérature ou de quelques turbulences théoriques et terminologiques contemporaines autour de la paralittérature" », in Luc Fraisse (éd.), *Pour une esthétique de la littérature mineure. Colloque « Littérature majeure, littérature mineure », 16-18 janvier 1997*, Paris: Champion, 2000.
- ²⁰  Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, La Haye: Mouton, 1973.
- ²¹  Érik Neveu, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris: Presses de la Fondation Nationale des Sciences de l'Homme, 1985.
- ²²  Voir les analyses de Pierre Macherey dans *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris: Maspero, 1966.
- ²³  Jacques Migozzi, « "Littérature(s) populaire(s) : un objet protéiforme" », *Hermès n°42*, *op. cit.*
- ²⁴  Dominique Kalifa, *L'Encre et le sang - Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris: Fayard, 1995.


- 25  Voir la récente étude de Marc Lits sur la construction médiatique de la « monstruosité » de Marc Dutroux lors du colloque « *Monstre et imaginaire social. Approches historiques* », Université Paris VII, 8 et 9 décembre 2005.
- 26  Voir Jean-Yves Mollier, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, Paris: Fayard, 2004.
- 27  Jean-Claude Vareille, « "Pédagogie, éthique et rhétorique" », *Tapis-Franc - Revue du roman populaire*, n° 4, automne 1991.
- 28  Voir Susan Suleiman, « "Le récit exemplaire" », *Poétique*, n° 32, Paris: Seuil, Novembre 1977.
- 29  Jean-Claude Vareille, *Le Roman populaire français (1789-1914) – Idéologies et pratiques*, Limoges / Québec: PULIM / Nuit Blanche Éditeur, Littératures en marge, 1994, pp. 92-94.
- 30  Érik Neveu, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage, op. cit.*, 1985, pp. 235-236 ou plus loin à propos du rôle des figures p .268 « L'exagération, l'hyperbole, le réalisme dans la couleur locale, le style et les scènes parfois racoleuses visent à fasciner le lecteur. Idéologiquement cette séduction de la couleur et du spectacle peuvent rendre moins perceptibles les contenus idéologiques les plus marqués ».
- 31  Voir Ellen Constans, « "Le peuple sans mémoire du roman de la victime" » in Roger Bellet et Philippe Régner (éds.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIXe siècle*, Limoges: PULIM, 1997. Et apprécier l'écho des analyses de Michel Nathan sur des corpus postérieurs de quelques décennies : « "Le calvaire féminin dans les séries Eichler et Priollet" », in *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon: Presses Universitaires de Lyon, 1990.
- 32  Voir Hans-Jurgen Lüsebrink et al., *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVIIe – XXe siècle)*, Bruxelles: Editions Complexe, 2003.
- 33  Voir Jean-Claude Vareille, « "Le conditionnement par le manuel scolaire : l'exemple du *Tour de la France par deux enfants*. Allons, enfants de la Patrie..." », in *Problèmes de l'écriture populaire au XIXe siècle, op. cit.* Jacques et Mona Ozouf, « "Le *Tour de la France par deux enfants*. Le petit livre rouge de la République" » in Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire*, volume 1, Paris: Gallimard, 1997.
- 34  Sylvette Giet, *Nous deux 1947-1997 Apprendre la langue du coeur*, Leuven (Belgique) : Peeters-Vrin, 1997.
- 35  Sylvette Giet, *Soyez libres ! C'est un ordre. Le corps dans la presse féminine et masculine*, Paris: Editions Autrement, 2005.


- 36  Érik Neveu, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, *op. cit.*, p. 344.
- 37  Érik Neveu et Annie Collovald, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris: BPI/Centre Pompidou, 2004., p. 307.
- 38  Dominique Kalifa, « "Usages du faux. Faits divers et romans criminels au XIXe siècle" », *Annales*, Paris: Armand Colin, n° 6, Novembre-décembre 1999.
- 39  Stéphane Audoin-Rouzeau, *La Guerre des enfants 1914-1918*, Paris: Armand Colin, 1993.
- 40  Voir le n° 595 de la revue *Les Temps modernes*, 1997 et *Mouvements*, 15-16 « "Le polar. Entre critique sociale et désenchantement" », Paris: La Découverte, Mai-juin-juillet-août 2001.
- 41  Voir les contributions de Jacques Migozzi, Yvon Lamy et Olivier Chadoin, in *Mémoire et culture*, Claude Filteau et Michel Beniamino dir., Limoges: Pulim, Francophonies, 2006.
- 42  Dominique Kalifa, *L'Encre et le sang...*, *op. cit.*
- 43  Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris: Folio, 1990.
- 44  Érik Neveu et Armand Mattelart, « "Cultural studies stories. La domestication d'une pensée sauvage ?" », *Réseaux*, n° 80, 1996, cité par Dominique Pasquier in *Hermès* n°42, *op. cit.*, p. 62.
- 45  Nestor Capdevilla, *op. cit.*, pp. 20-25.
- 46  *Ibid.*, pp. 62-63.
- 47  *Ibid.*, p. 63.
- 48  Comme le rappelle Jean-Yves Mollier dans « "Genèse et développement de la culture médiatique du XIXe au XXe siècle" » in Jacques Migozzi (éd.), *De l'écrit à l'écran*, Limoges: Pulim, 2000. Au demeurant l'analyse développée par notre collègue historien me semble emblématiquement marquée, dès l'intitulé de la dernière section de son article : « Les ravages de la culture médiatique : l'exemple de la Grande Guerre », par cette difficulté, peut-être insurmontable, à purger le regard savant de tout jugement idéologique/politique, ... si tant que cette hypothétique neutralisation, qui présuppose une position exotopique de l'observateur par rapport à l'objet étudié, soit légitime moralement...
- 49  Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature*

d'idées, fiction, Paris: Nathan Université, 2000, p. 223.


50  Érik Neveu, *op. cit.*, p. 288.


51  Voir Jacques Migozzi, *Boulevards du populaire*, Limoges: PULIM, Médiatextes, 2005, pp. 148-172 et id., « Écriture du peuple, littératures populaires : la littérature du XIXe siècle et de la Belle Epoque entre engagement et divertissement », Rapport de synthèse présenté pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Stendhal - Grenoble 3, 2000, 2 tomes.

52  Le mot est employé ici dans l'acceptation de Dominique Maingueneau :
« Tout discours, par son déploiement même, prétend instituer la situation d'énonciation qui le rend pertinent.[...] La scénographie, comme l'ethos qui participe d'elle, implique un processus en boucle paradoxale : dès son émergence la parole suppose une certaine scène d'énonciation, laquelle, en fait, se valide progressivement à travers cette énonciation même. La scénographie est ainsi à la fois ce dont vient le discours et ce qu'engendre le discours ». Voir Dominique Maingueneau, « "Ethos, scénographie, incorporation" », in *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, *op. cit.*, pp. 82 et 85.

53  Michel Nathan (« "Que peut le ressassement ?" », *op. cit.*), a ainsi bien souligné la parfaite symétrie du roman catholique, dénonçant une modernité corrompue par le progressisme rationaliste, et de son pendant anti-clérical, étalant l'infamie de prêtres pervers et manipulateurs.

54  Vincent Jouve, *L'Effet-personnage dans le roman*, Paris: PUF, 1992.

55  Loïc Artiaga, « *Les catholiques et la naissance de la littérature industrielle en France, en Belgique et au Québec, de 1830 à 1864* », Thèse d'Histoire, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, novembre 2003, pp. 436-440.

56  Alain Vaillant, « "Du bon usage du concept de légitimité : notes en marge de l'histoire littéraire du XIXe siècle" », *Lieux littéraires / La revue*, n° 5, juin 2002.

57  Érik Neveu et Annie Collovald, *op. cit.*, p. 325.